

On finit toujours par ressembler à ses ennemis...

René Girard, *Je vois Satan tomber comme un éclair*, Grasset, 297 p.

Luc Labbé

Numéro 184, mai-juin 2002

Les folies de Dieu : les lieux du religieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labbé, L. (2002). On finit toujours par ressembler à ses ennemis... / René Girard, *Je vois Satan tomber comme un éclair*, Grasset, 297 p. *Spirale*, (184), 33-34.

ON FINIT TOUJOURS PAR RESSEMBLER À SES ENNEMIS...

JE VOIS SATAN TOMBER COMME UN ÉCLAIR de René Girard
Grasset, 297 p.

« **O**N FINIT toujours par ressembler à ses ennemis... Cette phrase-titre empruntée à Borgès résume bien la pensée de René Girard qui s'articule, depuis une quarantaine d'années, autour de la structure triangulaire du « désir mimétique » ou de la « crise sacrificielle ». Si ses multiples travaux s'inscrivent au carrefour de rencontres entre l'esthétique et l'histoire littéraires, l'anthropologie, la philosophie et l'histoire des religions, sa conception bien particulière du « religieux » et du « sacré », reliée aux phénomènes de foules, les traverse néanmoins tous. Et en effet, depuis son essai lumineux consacré à l'art du roman en 1961 (*Mensonge romantique et vérité romanesque*), en passant par *Le Bouc émissaire* (1982) et jusqu'à *Je vois Satan tomber comme un éclair* (1999) — titre énigmatique qu'il emprunte à l'Évangile de Luc —, Girard ne cesse de déensfourer les origines du sacré qui figure pour lui une manifestation violente et unanime d'une communauté contre des victimes qui présentent certains des « stéréotypes de la persécution ou de la sélection victimaire » : étranger, enfant, malade, infirme, difforme, et ainsi de suite. « Si on s'intéresse au religieux en général, la première chose à faire, je pense, c'est de rompre le silence qui entoure le lynchage. » Bref, pour lui, « la violence et le sacré sont inséparables » dans la mesure où leurs traits « ne changent guère d'une culture à l'autre » et où leur « fixité contredit le relativisme anthropologique. De nos jours encore, ils déterminent les phénomènes dits d'"exclusion" ». ... Faut-il en dire plus pour voir, en dépit d'une certaine surcharge « judéo-chrétienne » de son discours, la grande pertinence de la pensée girardienne et mieux comprendre ainsi notre monde actuel régi de plus en plus par la logique de la victimation et de la violence ?

La crise sacrificielle

Toute communauté humaine est sans cesse perturbée par ce que Girard appelle les « désirs » ou « rivalités mimétiques ». Ces processus d'imitation et de jalousie réciproques incitent chaque homme à faire siens les désirs de son voisin, quitte à lui passer sur le corps, engendrant ainsi d'inéluctables foyers de violence qui menacent constamment de s'étendre à l'ensemble de la

société et mettre en péril la survie du groupe. « Il peut s'agir aussi bien de désastres plus ordinaires, de famines, d'inondations, de sécheresses destructrices et autres catastrophes naturelles. Toujours et partout on peut résumer la situation initiale en termes d'une crise qui fait peser sur la communauté et son système culturel une menace de destruction totale. » Or, c'est précisément à l'occasion de telles crises que la foule, par contagion mimétique, en vient parfois à focaliser la violence contre un individu, victime unique. « Une fois que cette victime est chassée, expulsée, anéantie, la foule se retrouve vide d'hostilité, privée d'ennemi. Il n'en restait plus qu'un et on s'en est débarrassé. Provisoirement au moins, cette communauté n'éprouve plus ni haine ni ressentiment envers qui que ce soit, elle se sent purifiée de toutes ses tensions, de toutes ses divisions, de toutes ses fragmentations. »

C'est cette violence unanime que les religions archaïques tentent de reproduire par une ritualisation du sacrifice fondateur, afin d'apaiser les violences intestines et de préserver leur communauté, sous le joug des rivalités mimétiques, contre les aléas d'une nouvelle flambée de violence collective. On ruse avec cette dernière en lui fournissant, à date fixe ou lorsque le besoin se fait sentir, un exutoire pour son trop-plein de frustrations. On procure des victimes de rechange à la violence inassouvie de la foule, la nourrissant comme un fauve, préférant choisir soi-même les repas de la bête que de se soumettre aux hasards de son appétit. Le sacrifice devient ainsi un instrument de prévention, il agit à la manière d'une soupape ou plutôt d'un vaccin, injectant le mal dans l'organisme à petites doses afin de le prémunir d'un mal beaucoup plus grand. Les rites sacrificiels permettent, en réactualisant la crise initiale et en circonscrivant ses débordements potentiels, de reproduire chez les participants un état de catharsis ou de « purification que procure le sang répandu dans les sacrifices rituels ». La foule se projette dans la peau du sacrificateur, satisfaisant momentanément à travers lui un besoin de violence que laissent inassouvi les différentes contraintes de la vie en société. Une fois la cérémonie accomplie, la foule, repue de violence, oublie pour un temps ses ressentiments et ses luttes intestines autour du cadavre toujours chaud de sa victime. D'ailleurs, il n'était pas rare que la victime,

qu'elle soit humaine ou animale, fasse les frais d'un banquet de réconciliation. « D'innombrables indices théoriques, textuels, archéologiques, suggèrent que dans les premiers temps de l'humanité les victimes étaient surtout humaines. Avec le temps, les animaux ont de plus en plus remplacé les hommes mais presque partout les victimes animales passaient pour moins efficaces que les victimes humaines. » Le rite sacrificiel des religions archaïques trouve ainsi une forme d'expression symbolique dans la tragédie grecque qui fascinait ses spectateurs, et se prolonge jusqu'à aujourd'hui dans les salles de cinéma avec tous ces films à catastrophes, truffés de monstres sanguinolents ou de gangsters qui, comme le chantait Boris Vian, « s'entre-tuent chaque fois qu'ils trouvent un cheveu dans le plat »...

Évangiles et mythes

Pour René Girard, ce sont les mythes, « ni de l'imaginaire pur, ni de l'événement pur », qui se forment à la suite d'une crise mimétique et de sa résolution par l'expulsion violente d'un bouc émissaire. Le mythe ne ment pas délibérément, le compte rendu qu'il donne de la crise sacrificielle se voit « faussé par l'efficacité même du mécanisme victimaire, mécanisme qu'il nous raconte en toute sincérité mais qui est forcément transfiguré par ses conteurs qui sont les persécuteurs ». Car le mythe raconte le meurtre fondateur de manière rétrospective du point de vue des sacrificateurs ou de leurs héritiers culturels, eux-mêmes aveuglés par l'unanimité violente ou solidaire de l'ordre nouveau qui en résulte. « La volonté d'effacer les représentations de la violence gouverne l'évolution de la mythologie. » Lorsqu'il ne reste plus aucun témoin oculaire de la crise fondatrice et que certains de ces éléments du mythe deviennent incompréhensibles ou intolérables pour une communauté dont les mœurs se sont peu à peu adoucies, on « retouche » le mythe fondateur pour le conformer à la conception plus idyllique qu'on se fait alors de la crise originelle. On escamote le lynchage, camouflant le meurtre collectif derrière une épiphany divine.

À première vue, les Évangiles ressemblent à un mythe : on y trouve une crise qui se termine par un meurtre collectif porteur d'une révélation religieuse. Si on se borne à repérer la

similitude des thèmes entre le mythique et l'évangélique, on peut conclure que ceux-ci se valent, croire avec le relativisme actuel qu'ils ne sont qu'une expression différente mais plus ou moins équivalente d'un même phénomène qui transcende la raison et qui ne saurait être abordé que de l'intérieur ou au prix d'un long cheminement initiatique.

Or, la différence entre les Évangiles et les mythes ne se trouve pas sur le plan des événements racontés, mais dans le point de vue que le texte porte sur ceux-ci. « *Ce n'est pas du tout la même chose de regarder un meurtre du point de vue des meurtriers et de le regarder du point de vue de la victime innocente.* » Alors que les mythes tiennent pour réelle la culpabilité des victimes (l'inceste et le parricide du boiteux Œdipe attirent la peste à Thèbes), les Évangiles dénoncent la violence, proclament l'innocence de Jésus et, en révélant les mécanismes de contagions mimétiques, « *repèrent, pénètrent et expliquent ce que les mythes subissent trop complètement pour voir.* » Tandis que les mythes supposent toujours la responsabilité des victimes, les Évangiles se portent à leur défense. René Girard fait le même constat que Nietzsche, sauf que ce dernier interprète le souci évangélique des victimes comme un signe de décadence — « *la morale des esclaves* » —, une mainmise des esprits faibles sur l'avenir de l'espèce. Nietzsche « *croit s'opposer à l'esprit grégaire et ne reconnaît pas dans le dionysiaque l'expression suprême de la foule dans ce qu'elle a de plus brutal, de plus stupide.* »

Satan et le souci moderne des victimes

Tout comme Simone Weil avant lui, René Girard est convaincu que les Évangiles bien plus qu'une simple théologie, constituent une véritable anthropologie, car elles sont les premières à déconstruire le mythe, à lever le voile sur la violence collective et son emballement mimétique. Pour ce faire, nous dit Girard, il faut regarder de plus près ce personnage énigmatique qui après quelques apparitions sporadiques dans l'Ancien Testament (Job, Zachary, Les Nombres) devient avec Jésus le personnage central des Évangiles : Satan. Le problème est que Satan ou le Diable, prince de ce monde et des ténèbres, « *ne nous a pas été présenté. Il arrive là sans prévenir, comme une évidence, comme quelqu'un que tout le monde connaît, alors que l'Ancien Testament nous avait laissé sur l'image d'un Satan discret, accusateur et opposant certes, mais nullement puissance du mal* » (Georges Minois, *Le Diable*). Qui est donc ce Satan ? Quel est cet esprit mauvais qui tient le monde sous sa coupe ? Satan, nous dit Girard, c'est justement tout le cycle mimétique dans son ensemble : en commençant par l'identité des désirs — « *Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, rien de ce qui est à lui* » —, source de rivalités et de scandales, qui provoquent l'émergence des crises mimétiques et qui trouvent leur conclusion dans un lynchage

collectif. Satan, c'est la violence expulsant la violence, illusion qui fait croire au bien-fondé du sacrifice : c'est un mal pour un bien ou un moindre mal. Il vaut mieux qu'une seule personne meure, quand bien même elle serait innocente, que de voir la communauté sombrer jusqu'à sa dislocation complète dans un chaos meurtrier.

Le christianisme historique ne s'est jamais réellement affranchi du cycle des violences mimétiques auquel il a succombé plus souvent qu'à son tour. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à penser aux bûchers de l'Inquisition, aux multiples pogroms, chasses aux sorcières, Saint-Barthélemy et autres massacres sanglants perpétrés au nom du Bien et de Jésus. Si nous condamnons aujourd'hui ces actes de persécutions, c'est que l'esprit évangélique a opéré, selon Girard, un long travail d'éducation sur les sociétés chrétiennes. Toutefois, s'il existe un savoir moderne sur les phénomènes du bouc

émissaire — chacun pouvant facilement identifier celui des voisins —, on demeure incapable de repérer notre propre violence, celle qui fonde encore aujourd'hui toute communauté humaine. Satan est tombé du ciel, le voile se lève peu à peu sur les fausses transcendances, nous ne sommes plus dupes des subterfuges du mythe. En revanche, l'humanité ne s'est jamais tant préoccupée du sort des victimes. « *Même s'il n'est qu'une vaste comédie, le phénomène est sans précédent. Aucune période historique, aucune société connue de nous, n'a jamais parlé des victimes comme nous le faisons.* » Malheureusement, nous sommes loin d'être sortis du cercle vicieux de la violence puisque notre souci des victimes, même s'il est devenu le « *seul absolu de notre époque* », n'est jamais si bien aiguisé que lorsqu'il nous permet de condamner notre propre voisin...

LUC LABBÉ



Le gardien du silence de Miguel A. Berlanga, 2000

DR